

**LA DESTRUCTION  
DE  
JÉRUSALEM**

**LE PREMIER POGROME**

par  
**GEORGES GRANDJEAN**

Nouvelle édition  
à partir de celle de 1941

Éditions Saint-Rémi  
– 2011 –

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## CHAPITRE I : JÉRUSALEM<sup>1</sup> ET ROME FACE A FACE

Soixante ans après Jésus-Christ ! Rome Impériale est souveraine du monde ; mais les Juifs sont les maîtres de Rome. Aux frontières, les légions meurent ; au Champ de Mars la brocante et la finance israélites s'enrichissent sans vergogne. Ici, le sang versé se mue en or.

Sur les Sept collines les Sept Synagogues ont érigé l'étoile de Jehovah. Au Palatin, Poppée, courtisane juive est Imperia.

C'est l'heure décisive du règne de Néron. Simon le Simoniaque est le favori du Palais. César n'est plus qu'un histrion aux griffes des usuriers de la Tramstécère, du Grand-Prêtre de Jérusalem et des Pharisiens.

Il vient de secouer l'autorité de Sénèque et de Burrhus : il donne libre carrière à son infamie. Vicieux, à pleines artères, dépravé jusqu'aux moelles, il tient de sa mère Agrippine, l'instinct du meurtre et la passion de la boue. Tout en lui est heurté, fantasque, sadique et cruel.

Agrippine l'a pétri de la sorte, en vue de gouverner sous son nom. Pour lui démontrer qu'il est digne de sa mère, il la fait éventrer par Anicétus. – *Feri ventrem !*

Et Agrippine meurt sans autre parole que cette malédiction à ses entrailles.

Effroyable famille ! pire que nos Médicis, pire que les Borgia ! C'était ce qui convenait au Sanhédrin pour corrompre Rome ; et, ce fut Agrippine qui jeta la Juive Poppée entre Néron et la douce Octavie.

« Singulière race que la nôtre, s'exclame Néron, un soir d'orgies (pendant son voyage à Corinthe). Ma mère, arrière-petite fille d'Augusta, mariée à A. Cœnobarbus-Domitius, dont je suis le fils, est exilée par Caligula, son frère... pour ses désordres ! N'est-ce pas admirable : Caligula dépassé par Agrippine ! Claude monte sur le trône, on rappelle ma mère d'exil. Elle devient la femme de Crispus Passienus, patricien d'illustre

---

<sup>1</sup> En hébreu : Jerouschalaim

famille qui commet la sottise de lui léguer tous ses biens et les richesses immenses qu'il a rapportées d'Egypte... Elle le fait assassiner parce qu'il tarde à mourir ! Claude s'est encombré de Messaline. Entre les deux femmes commence une lutte de tigresses dans le cirque. Agrippine dénonce à l'empereur les amours de sa femme et du consul Silius, le plus beau de tous les Romains. Messaline est... supprimée. Agrippine épouse Claude, son oncle. Je suis adopté par Claude, je deviens le fils de mon oncle et le neveu de ma mère... Mais il arrive un jour que Claude fait condamner une femme adultère. Ce jugement fait trembler l'impératrice et son amant, Pallas.

Le lendemain, l'Empereur dîne au Capitole avec les Prêtres. Son dégustateur Halotus lui sert un plat de champignons préparés par Locuste (empoisonneuse patentée du Palatin ; Galba la fit nettre à mort en 68). La dose n'est pas assez forte. L'empereur, sur son lit de festin, se débat contre l'agonie. Xénophon, son médecin, sous prétexte de lui faire rejeter les champignons, lui introduit dans la gorge une plume empoisonnée... Et, pour la troisième fois, Agrippine se trouve veuve ! Elle règne !...

...Mon oncle étouffa son tuteur avec son oreiller et son beau-père dans son bain. Mon père, au milieu du Forum, creva avec une baguette l'œil d'un chevalier ; sur la Voie Appienne il écrasa sous les roues de son char un adolescent qui ne se rangeait pas assez vite ; et, à table, un jour, près du jeune César (le fils d'Auguste, voir les chapitres suivants) qu'il accompagnait à Jérusalem, il poignarda son « affranchi » qui refusait de boire... Ma Mère ! elle a tué Silanus, elle a tué Lolla Paulina ; elle a tué Claude, et moi, l'on dit que j'ai tué Britannicus et que j'ai tué ma mère !... »

Invariablement, c'est par l'intermédiaire de gouvernants dissolus qu'Israël corrompt ou achève de corrompre les Nations.

A Rome, le Sanhédrin était donc bien servi ! Nous verrons qu'il le fut trop bien. En tout, le manque de mesure est un mal : il a toujours perdu Israël ; ce furent les excès de Néron, acheté par le Pharisaïsme, qui perdirent l'héroïque petit peuple juif.

Au début, quelque vernis de sagesse recouvrit le monstre. Burrhus et Sénèque en eurent entreprise. Paradoxe ! Quelle que fût la vigueur d'âme chez l'un, la force de la pensée chez l'autre, ces deux « Stoïques » tentèrent vainement d'infuser sève de vertu dans le cœur de leur monstrueux élève. Par bonheur leur ascendant se maintint quelques années, sur le jeune débauché, devenu à dix-sept ans, maître absolu de l'Univers.

– Empêchons-le de goûter au sang, disait Burrhus, la bête fauve une fois en éveil serait insatiable !

Quand elle eut goûté à celui de Britannicus, la bête fut intenable. Quand Néron eut tué sa mère, Sénèque se vit réduit à plaider la cause du parricide et Burrhus à le couvrir de sa bonne renommée.

Burrhus, à qui l'usage du pouvoir militaire donnait plus de raideur, disparut le premier, en mars ou février 62 (Tacite, *Annales*, XIV ; Suétone, *Néron*, 35 ; id., *Histoire*, 1-72). Le bruit que Néron l'avait fait empoisonner s'accrédita dans Rome<sup>2</sup>. Sa mort laissait libre un des postes les plus importants de l'Empire : le Commandement des troupes prétoriennes. Cette charge exercée par deux préfets égaux en autorité, lui avait été entièrement confiée.

Néron s'empressa de la partager entre deux débauchés : créatures des neveux et des petits-fils d'Hérode qui fréquentaient le Palatin l'un, Sofonius Figellin, était depuis plusieurs années le « directeur » et l'associé de ses orgies. Vénal, dépravé, intelligent, il représentait ce prototype d'animal rasé à frais, de renard qui peuple nos actuels ministères.

L'autre, Fenius Rufus, était un imbécile sans caractère. Les cohortes d'élite du Camp Prétorien de l'Avenue Nomentane subirent, frémissantes, un tel commandement.

Quant à Poppée : la Poppée Augusta de Rufus et d'Othon ce ne fut point dans le silence de la nuit, dans l'ombre mystérieuse d'une chambre écartée qu'elle vint à l'Empereur ! Ce fut au milieu

---

<sup>2</sup> Sénèque compromis dans la conspiration de Pison fut condamné à s'ouvrir les veines. Sa femme voulut le suivre dans la mort. Guérie de ses blessures, elle végéta plus qu'elle ne vécut quelques années encore. Sénèque avait 64 ans quand il mourut. Tableau de Rubens à la pinacothèque de Munich.

d'une orgie que supportaient gravement Burrhus et Sénèque. Elle s'avança, couronnée de fleurs, telle une bête impudique dont on fait valoir la chair nue, au milieu des chants, aux vibrations des lyres, sous les lumières ! Les Synagogues poussaient leur Judith entre Néron et Octavie, la malheureuse sœur de Britannicus.

Introduite dans la place, la Juive rêva du trône.

Une humble et douce affranchie corinthienne, que saint Paul devait convertir : Acté se révélait fort influente sur Néron. Cette pureté morale portait ombrage à la fière et hautaine favorite. Elle parvint à rompre cette liaison qu'elle traitait de servile. Acté se réfugia dans les catacombes<sup>3</sup>. Et l'intrigue du temple se poursuivit.

Quoique délaissée Octavie tenait place d'épouse, et d'impératrice ! Pauvre épouse ! dont le deuil avait commencé le jour des noces et qui n'entra au Palais impérial que pour voir mourir empoisonnés son père et son frère !

Vainement, elle lutta contre la favorite. Loin de Rome, exilée dans l'île de Pandataire, elle vivait séparée du monde, attendant la mort. Autour d'elle, rien que des centurions et des légionnaires : cour terrible, aux regards incessamment tournés vers Rome et qui n'attendait qu'un ordre, un geste, un signe, pour nouer le lacet ou préparer le poison.

Cette vie malheureuse, ignorée, tourmentait Poppée au milieu de ses splendeurs adultères et de son pouvoir sans bornes ! Octavie était populaire. Sa beauté, sa jeunesse, ses malheurs avaient touché les Romains. L'aristocratie et le peuple frémissaient de l'outrage infligé à la fille de Claude.

C'est alors que la créature des Synagogues se révéla capable de dépasser Néron même, dans le crime.

Provoquée par elle et ses amis, une courte sédition éclate dans Rome. Les manifestants demandent le retour d'Octavie, les statues de Poppée sont renversées, traînées au Tibre. Une troupe de gardes intervient, disperse à coups de fouets les « fauteurs de désordre », repêche les statues, replace les effigies de la favorite sur

---

<sup>3</sup> Nous indiquerons plus loin le rôle joué par Simon-le-Magicien, à la Cour de Néron. Ce Juif, ennemi implacable de saint Pierre, avait été envoyé à Poppée par les Pharisiens.

leur piédestal.

Le soulèvement avait duré une heure et coûté 6 millions de sesterces. « C'était une *affaire* ».

Les usuriers du Transtevere estimaient que ce n'était pas payé trop cher l'ascension de leur reine au Palatin.

Poppée court à Naples où se trouve Néron. « Elle fuit, dit-elle, les assassins payés par Octavie... » Ses 500 ânesses ne la suivaient pas ! Mais, ravissante de frayeur, blanche comme le lait de ses bains, comédienne née, elle se jette aux pieds de l'impérial histrion.

Une heure plus tard, Néron envoyait à Octavie l'ordre de se donner la mort. A douze ans de distance la scène fut celle de Blanche de France, étranglée par ordre de Pierre-le-Cruel, roi des Maures et des Juifs d'Espagne. En vain, la pauvre exilée crie pitié ! offre de se réduire au titre de veuve ou de sœur ; en vain invoque-t-elle le nom de Germanicus, leurs aïeux communs, celui même d'Agrippine. Tout est inutile. Les froids centurions n'obéissent qu'à l'ordre impérial ! Elle hésite, n'ose se frapper elle-même. Deux soldats lui lient les bras. On lui ouvre les veines, puis on lui coupe les artères, car le sang glacé par la peur, ne peut couler. Et, comme elle tarde à mourir, les sicaires de Néron étouffent la petite impératrice dans les vapeurs d'un bain bouillant...

*L'un des émissaires porta la tête d'Octavie à Poppée. La Juive posa cette tête sur ses genoux, lui ouvrit les paupières et enfonça dans les yeux qui conservaient des reflets d'épouvante, les épingles d'or qui retenaient sa chevelure.*

Les Juifs l'emportaient : ils avaient leur impératrice romaine (Pline, *Histoire naturelle des animaux*, XXVIII, 50).

Jamais l'orgueil féminin, l'orgueil du corps, l'orgueil puéril et bestial de la chair féminine, jamais le femellisme ne furent poussés aussi loin que chez cette femme ! Chaque matin, cinquante esclaves prenaient soin de la « beauté » de cette putain de classe : dans ces monumentales baignoires de marbre rouge ou d'onyx, dont le musée du Vatican conserve les spécimens étonnants, le lait d'ânesse était versé, chaud pour le bain de Poppée Augusta, jusqu'à pleins bords.

« Fièvre d'une beauté qui lui valait l'Empire, elle n'épargnait rien pour en soutenir l'éclat, jusqu'à traîner partout cinq cents ânesses afin de se baigner dans leur lait » (Suétone, *Néron*, 35 et Tacite, *Annales*)

Le jour où le grand miroir de bronze poli lui révéla que de tels soins étaient inutiles et que les fards flétrissaient son teint, elle souhaita mourir ! Vanité folle, qui trahit autant d'orgueil que de cruauté ! Mais quels que fussent les désordres qui l'entouraient, elle veillait à ne point s'avilir et se compromettre. Elle gardait la tête froide, pour mieux servir les Juifs puissants du Champ de Mars, les descendants d'Hérode et la famille d'Agrippa qui l'avaient poussée jusqu'au trône.

Femme habile, qui, par certains côtés, fait néanmoins honneur à Israël, elle usait souvent des ornements de la modestie. Si elle poussait la recherche du luxe jusqu'à ferrer d'or ses mules favorites, elle paraissait rarement en public et toujours à demi-voilée comme ses sœurs d'Orient. Une fastueuse élégance, les dons de l'esprit, un accueil aimable, achevaient de déguiser la courtisane juive, sous les traits de la patricienne la plus séduisante et la plus racée.

Néron s'attacha de cœur à cette femme. Ce fut la seule qu'il aima. Aussi, quand d'un coup de pied dans le ventre, il eut blessé à mort Poppée enceinte, ses regrets furent tels qu'il recherchait son image dans les yeux de toutes les victimes de son brutal amour (*Tacite-Josèphe*).

Il est indéniable que le Palatin soit devenu, sous Poppée, la seconde « Antonia » du Temple, la Synagogue des Synagogues ! En dehors des affaires de hautes brocantes et de fournitures aux armées qui amenaient le Champ de Mars au Palais, Poppée sut retenir les Patriciennes que l'ambition ou les mystères de l'Orient attiraient chez elle. Sur le chapitre de la superstition romaine des livres entiers sont à écrire ! Les devins de la Palestine, les sorciers Iduméens, les prophètes de Judée, la sibylle d'Israël ne quittaient plus les appartements de la favorite. Le « Tout-Rome de l'élite ? et du bon ton » rêvant d'au-delà, de lumière, de paix, de félicités immatérielles et creuses, montait vers Augusta Poppéa pour



connaître le secret des Dieux.

Mais, à enté de ces bateleurs (Tacite, *Annales*, XVI, 6) hystériques ou trafiquants de la superstition, Cagliostro de tous les règnes, se trouvaient de graves et sages conseillers qui continuaient d'initier Poppée *aux lois du Mosaïsme et à leurs fins*.

Dévote au Dieu du Temple, dévouée à ceux de sa race et de sa religion, elle le demeura jusqu'à la tombe. Son corps, au lieu d'être brûlé, selon la coutume romaine, fut embaumé comme chez les Juifs<sup>4</sup>. Elle mourut fidèle au Mosaïsme et aux ambitions d'Israël. Ceci en dit long sur le rôle qu'elle était chargée de jouer près de César.

Ce fut Poppée qui se fit la protectrice de Josèphe l'historien Juif. Par elle, l'auteur de « La Guerre Juive », des « Antiquités Judaïques » fut accrédité près de Néron et du même Juif Alityros, compagnon des orgies néroniennes.

Josèphe s'enivra de Rome et devint l'ami intime d'Alityros. Séduit par la Cour, par la musique, par l'art et la volupté des femmes, par les fêtes impériales, par le chant des flûtes et le grandiose des Spectacles, par cette poésie parfumée qui coulait aux festins de César, avec les vins de Palerme et de Syracuse, Josèphe n'aperçut pas ou ne voulut pas voir, la tyrannie du Maître, l'aviissement des caractères, la honte des femmes, l'abcès purulent que cachaient cette pompe et cette gloire. Il se lia avec Tibère Alexandre le pire traître à la cause d'Israël, le Juif qui commandait les Prétoriens.

Quand il revint dans ses pauvres champs de Judée, Josèphe fasciné par la lumière romaine, était convaincu qu'il n'y avait rien à tenter contre la maîtresse du Monde. Ses déclarations et ses attitudes le rendirent suspect aux Qannaites (Zelotes) et Simon de Giskhala, l'héroïque et farouche défenseur de Jérusalem, le considéra toujours comme suspect.

C'est d'une conjuration judéo-romaine où trempent Tibère, Alexandre et Josèphe, que naquit la légende d'un Simon de Giskhala, chef de bandits et assassin de grande route. Le patriote soupçonneux jusqu'au délire, tenace, implacable jusqu'à la cruauté,

---

<sup>4</sup> Cette inhumation ne laisse subsister aucun doute sur le dessein réfléchi du Temple de placer Poppée aux côtés de Néron.

ne put, même dans les sources chaudes d'Emmaoum, se laver des souillures de la calomnie.

Ainsi va le monde où l'honneur officiel a toujours tué l'honneur.

\* \* \*

La collision des Juifs et de Néron, s'affirme flagrante par les relations que l'empereur entretenait avec Simon-le-Magicien. Le sectaire gnostique avait voulu acheter à Pierre le don de « faire des miracles ». D'où le nom de Simonie donné au trafic des choses saintes.

L'apôtre et le « mage » s'étaient rencontrés à Samarie. Muni d'une forte somme, Simon vint trouver Pierre.

– Vends-moi le pouvoir que tu exerces afin que ceux à qui j'imposerai les mains soient miraculés, proposa le « Mage ».

Pierre, indigné, répondit :

– Que ton argent périclisse avec toi, qui as cru que le don de Dieu pouvait s'acheter. Tu es, je le vois, rempli d'un fiel amer et corrompue, tu es engagé dans les liens de l'iniquité !

Les deux hommes devaient se retrouver à Rome où le crédit du « Simonien » était puissant. L'admission des « païens » dans « le sein de l'Eglise naissante » faisait hurler de rage les cohènes et le Sanhédrin, car il était enseigné dans les conspirations et sur les plans juifs, de ne reconnaître la grâce de Dieu qu'à la « Race élue ». « Les Gentils », hier comme aujourd'hui, sont destinés à fournir les esclaves à la superbe d'Israël.

Pierre, brisant la ligne de démarcation qui séparait l'humanité vulgaire du « peuple de Dieu » et délivrant la foi captive dans un coin du monde (abbé Vincent, *Histoire de saint Pierre*) tuait donc l'entreprise bancaire du Temple.

Or, à Rome, comme à Césarée, comme à Samarie, Simon était parvenu à séduire un grand nombre d'individus « même du plus haut parage ». Il s'était imposé par le gnostisme à toute la jeunesse « dorée » de Rome. « Libertins, roués et modernes » des deux ou trois sexes ne juraient que par Simon-le-Mage. Une corruption effroyable, l'horrible dégradation de l'espèce humaine, le

mépris profond de sa dignité et de ses droits, l'oppression féroce du faible par le fort, du pauvre par le riche, avaient été les conséquences de cette propagande pharisaïque dont Simon était l'un des chefs les plus redoutables : « Les fils haussaient les épaules en pensant aux croyances des vieux romains ; et tout en se corrompant de plus en plus dans leurs mœurs, dans leurs institutions, dans leur politique, ils se croyaient incontestablement supérieurs à leurs ancêtres » qui avaient à la fois sauvé la patrie et conquis le monde<sup>5</sup>.

Nous découvrons les preuves de l'engouement de Rome, pour Simon, dans saint Justin, saint Eusèbe, et saint Irénée, dans Tertullien, Théodore et Cyrille de Jérusalem. Saint Lin, successeur de Pierre, n'est pas moins catégorique. Tous sont d'accord pour reconnaître que le Sénat avait élevé à Simon, dans une île du Tibre une statue qui portait cette inscription : *A Simon-le-Dieu*.

Les braves Juifs des Synagogues devaient faire des gorges chaudes, tout en vidant Rome et tous les Romains de leurs sesterces ou de leurs talents : car, en fin de « compte », c'était à quoi tendait, uniquement, la magie de Simon.

« Rien n'égalait le respect, voire même la vénération qu'il inspirait à Néron : à ses yeux il était le fils de Jupiter : celui dont la puissance allait rendre au Capitole et aux destinées romaines leur antique éclat ; celui qui allait préserver l'empire de l'invasion des Dieux étrangers ; en un mot, de Simon, dépendait le salut ou la destruction de l'Empire... Et le peuple, selon son habitude, suivait en servile imitateur, l'exemple de son maître » (Abbé Vincent).

Le Juif saint Pierre osa affronter le Juif Simon. « Après s'être excité au courage », en compagnie de saint Paul, il va trouver Néron. Longuement, l'apôtre reproche à l'empereur son faible pour le jongleur et le nécromancien. « Cette crédulité, César, est indi-

---

<sup>5</sup> On frémit, lorsqu'on lit les cruautés, les débauches, les malfaisances de ces beaux « esprits » ; l'on s'épouvante lorsqu'on voit la France contemporaine en proie au même mal et soumise aux mêmes menaces nordiques. Les « simoniaques » sont légion au gouvernement, comme à l'académie, à la scène comme à la ville, aux Ecrivains Combattants comme ailleurs et partout. Comme Rome, la France périra de ce mal.

gne de ton nom et de ton pouvoir ! Tu vois science et vérité où il n'y a qu'artifice et mensonge ».

Pour une fois, il convient de reconnaître que Néron fut rempli d'indulgence. En vérité, il fut ahuri de voir un plébéien, un inconnu, conserver tant de sang-froid et parler avec tant d'autorité en présence de la pourpre impériale et des faisceaux romains ! Imagine-t-on de nos jours, un brave paysan de la Meuse ou du Danube, tombant à l'Elysée, mandant de défenestrer de la Sorbonne tous les astrologues-professeurs ou docteurs juifs !

Néron n'alerta point la garde prétorienne. Il laissa partir en paix les deux apôtres, mais fit avertir Simon qui gîtait dans une riche villa de l'Aventin.

Immédiatement, toute la colonie juive est en effervescence ; l'entourage de Poppée, la débauche élégante, l'élite de la pourriture romaine, entrent en campagne contre saint Pierre. Autour de l'apôtre, chrétiens et romains se resserrent. La lutte s'annonce sévère.

Simon pense que son crédit peut lui échapper. L'homme des Synagogues décide d'un coup d'audace.

Il propose à Pierre une sorte de lutte publique sur le Forum il est convenu entre les deux adversaires qu'ils ressusciteront un cadavre. La mort punira l'imposteur impuissant.

Rappelons le récit de l'auteur grec des « Actes de saint Pierre ».

« Un pauvre jeune homme de haute naissance, du sang même de Néron vint à mourir. Les deux adversaires se présentent pour le ressusciter.

« Néron, ne fut-ce que pour soutenir de sa présence son favori, est là : au milieu d'une foule innombrable de hauts personnages. Toute la ville est en suspens et se porte à ce spectacle.

« Simon s'avance près du cadavre. Il essaye ses enchantements ; il apporte sa bouche près de l'oreille du jeune homme en prononçant je ne sais quelles paroles magiques. Soit illusion, soit emploi de quelques moyens naturels, le mort commence à lever la tête et à la secouer. Un frémissement se fait entendre dans toute l'assemblée ; chacun élève jusqu'aux nues le nom de

Simon et demande qu'on mène au supplice son ennemi ».

« Les Juifs sont les plus déchaînés et entraînent la foule. Pierre tient tête à la tempête.

« – Si le mort est réellement rappelé à la vie, s'écrie-t-il, qu'il se lève, qu'il marche, qu'il parle ! Et, pour que vous reconnaissez plus aisément l'imposture de Simon, Romains, ordonnez-lui de s'éloigner du cadavre et vous verrez, alors, si l'enfant vit !

« L'épreuve confondit le magicien, et le jeune homme resta prisonnier de la mort, comme auparavant.

« Pierre entre en prière, puis, au nom de Jésus-Christ, ordonne au jeune homme de se lever.

« A cet ordre les yeux du mort s'ouvrent à la lumière, sa bouche parle, il retrouve la vie et le mouvement.

« Toute la ville s'émeut ; et, comme l'opinion du peuple est versatile, chacun exalte Pierre et l'admire ; chacun, par contre, réclame la mort de Simon.

« Déjà, l'imposteur est poussé vers la roche Tarpéienne ; déjà les pierres s'amassent pour la lapidation. Pierre intervient, protège son adversaire contre la vengeance de la populace, les gardes prétoriennes entraînent Simon.

« Néron fut sensible à la défaite de son favori.

« Au lieu de reconnaître la divinité du Christ au nom duquel Pierre avait confondu de vains artifices, il se livra contre Pierre et Paul à un secret sentiment de haine concentrée, à un désir de vengeance qui n'attendait, pour se montrer au grand jour, qu'une occasion favorable ».

Le « magicien » en fut quitte pour une année d'exil, plus ou moins effectif.

Nous ne poursuivrons pas ce récit, jusqu'au jour où, vaincu de nouveau par Pierre, Simon se tua dans une exhibition « d'homme volant ».

Cet espèce de contrat tacite et « Simoniaque » passé entre l'imposteur juif et Néron, confirme par les Actes des Apôtres, les conclusions de Juvénal, de Perse, de Tacite ou de Cicéron. Le Temple maître de Rome par les Synagogues et maître de l'Empire par les Juifs de la Dispersion, avait fait de Néron son « Tueur ».

\* \* \*

...Au pied du Capitole, devant des fantômes de basiliques, de colonnes solitaires, de temples ruinés ; sur des parvis où roulent des tronçons... devant les cimes et les brèches des bains de Caracallas, devant ce qui fut le portique d'Octavie, le Flaminius, la Septa Julsia ou l'enceinte de Servius Tullius, atterré l'esprit confondu se pose cette question.

– Quelle étrange fureur s'est donc emparée des Hommes, pour qu'ils aient détruit tout ceci ?

Une première fois, Rome, la Rome de la III<sup>e</sup> période échappa à la mort par la révolte de ses soldats contre la Domination du Temple et des Juifs de la Dispersion !

Mais, pour donner au drame toute son ampleur il convient de rendre aux deux antagonistes leur stature.

La force de Rome est connue ; dans un chapitre suivant nous indiquons que la famille et la rigidité des mœurs, que le respect des Dieux, l'amour de l'honneur et de la justice, étaient à la base même de la puissance romaine.

La force de Jérusalem est ignorée. Aux légions de sa rivale la reine de Sion n'avait point de cohortes à opposer ; mais, elle abritait sous les portiques du Temple un peuple capable de mourir pour sa foi, et une organisation religieuse admirable qui pouvait donner aux Juifs le gouvernement du monde.

Le code sacerdotal d'Israël date de la période qui suivit la Captivité de Babylone (586 av. J.-C.). La grandeur des Hébreux n'était plus. Leur indépendance était morte, avec elle avaient fui les espérances de prospérité et de gloire ici-bas. Les rêves d'hégémonie, que les règnes fastueux de David et de Salomon avaient fait naître, dans les cœurs s'étaient depuis longtemps évanouis.

Toutes les routes des ambitions terrestres étant interdites à Israël, l'idéalisme irrépressible du tempérament naturel trouva issue dans une autre direction : Si la terre lui était fermée, le Ciel, qui domine la terre lui restait ouvert. Comme Jacob à Bethel, entouré d'ennemis, le Ségiste vit l'échelle salvatrice qui se perdait dans les nuages ! Les chefs d'Israël cherchèrent à consoler et à

dédommager leur Nation des humiliations qu'elle avait subies dans la sphère séculière, en l'élevant au rang suprême de la sphère spirituelle.

Dans ce but ils édifièrent ou perfectionnèrent un système compliqué de rituel religieux destiné à faire de Sion la Cité Sainte, la joie et le centre du royaume de Dieu. Sous l'influence de ces tendances et de ces ambitions la vie publique devînt de plus en plus religieuse, ses intérêts, ecclésiastiques ; son influence prédominante, sacerdotale. Le Roi fut remplacé par le Grand-Prêtre, qui prit même la robe de pourpre et la couronne. La révolution qui substitua ainsi dans Jérusalem une dynastie de Pontifes à une dynastie de chefs temporels, fut semblable à celle qui fit de la Rome des Césars, la Rome des Papes, au Moyen âge.

Selon la loi lévitique il ne pouvait y avoir d'autel légitime qu'au temple de Jérusalem. Nous n'insisterons jamais assez sur cette décision, car elle créa le nationalisme, le « racisme juif ».

Les Juifs, dispersés à travers le monde ne pouvaient construire un autre Temple, se « noyauter ». Leurs regards demeuraient tournés vers Sion, vers la Montagne sainte du Moriah. Partout, ils étaient en terre d'exil, chez l'ennemi, et leurs pensées comme leurs offrandes devaient aller sans cesse vers Jérusalem opprimée. Ainsi fut créé l'admirable sentiment de solidarité qui anime Israël, mais qui se retourne féroce contre lui, quand il veut le faire servir à la domination temporelle de ses plus rapaces banquiers.

Le dogme du « Temple Unique » était poussé si loin que l'écrivain sacerdotal, à qui nous devons le récit du Déluge, passa sous silence le sacrifice rendu par Noé au Seigneur. Noé dressant un autel ! Un simple laïque sacrifiant à Dieu ! C'était inconvenance inouïe, empiètement monstrueux sur les droits du clergé. Le Yaviste ne peut qu'ignorer un tel sujet de scandale !<sup>6</sup>

...Mais, la Passion du Christ nous révèle combien le désintéressement sacerdotal avait fléchi ! Il demeurait encore, en Jerouscha-

---

<sup>6</sup> Les Prêtres avaient transformé le Temple en marché aux valeurs ! Les Zélotes, de peuple juif l'avaient compris. D'où l'héroïsme farouche déployé par les classes inférieures, contre Rome et contre les Pharisiens, alliés à Titus contre la révolte populaire.

laïm, des hommes dignes des époques héroïques, Gamaliel était le Socrate de la loi, Paul de Tarse, le futur saint Paul, son élève marchait les pas dans les pas du Maître ; parmi les Zélotes, fanatiques de grands cœurs battaient en des poitrines ardentes...

Le nom romain et la majesté de César pâlissaient encore devant le prestige du Sanctuaire !

Mais, en vérité, dans la Procure de Gessius-Floras, tout était corrompu.

Le Temple était pourri jusqu'aux tréfonds du Saint-des-Saints.

Par son faste, par son luxe il rappelait les Temples de Babylone. En fin de compte il était devenu le centre d'une monstrueuse escroquerie dont l'univers romain était le théâtre et dont Jehovah était président d'honneur au Grand Conseil d'administration !

Les Grands Prêtres se succédaient à la cadence des Ministres de la III<sup>e</sup> République. En conséquence, ils étaient méprisés. « En trois ans, Issachar de Kéfar, Barkaï, Siméon Kanthera, Jonathan, Mathias, Ehonée, avaient occupé le siège pontifical. Tous, au reste, se valaient et ne valaient rien qui vaille. Un ban de gangsters de la religion. Le Tabernacle devenu le coffre-fort ; l'autel la grosse caisse. Le parvis des Gentils l'esplanade, où s'assemble la clientèle ; la Cour des Juifs, le péristyle. Il pendait des cymbales aux sept branches du Chandelier. La Table eut été le folklore des valeurs en bourse.

L'aristocratie sacerdotale ne s'était pas améliorée depuis Caïphe, malgré les sévérités d'Hérode Agrippa. Mêmes débordements, mêmes débauches de belles Juives, même morgue, même rapacité, même étalage de lucre. Le pontificat s'achetait à prix d'or ; il devenait, entre les mains de pareils aventuriers, un pressoir à superstitions, une pompe à offrandes : tout Israël crachait de force... au tabernacle.

Les pontifes traînaient des robes d'un prix fabuleux qu'ils exhibaient parmi les mendiants de « La Belle ». D'autres portaient ces fines étoffes, chères aux éphèbes et aux femmes, sous lesquelles les corps apparaissent nus. La tunique d'Ismaël Sen Fabi avait coûté 100 mines grecs, celle d'Elizzer ben Harom 20.000, c'est-à-



dire 1.400.000 francs-or !

Dans cet antre, l'on goinfrait comme les Dieux de l'Olympe, pendant que le peuple des foulons, des vanniers, des marchands d'huile, et des tanneurs, grignotait les olives du Scopus et les barbeaux maigres du Cédron. De dégoût, la racaille, qui crevait de faim, vomissait. Johanan, fils de Nédevaï, réclamait pour son entretien 300 veaux, autant de tonneaux de vin et 40 paniers de pigeons. Phinebas assassinait pour une poignée d'or.

Les dîmes tardaient-elles à rentrer ! Les valets, les soldats du temple se précipitaient chez les fellahs, pillaient, fouettaient, torturaient les réfractaires. Ainsi le peuple et les prêtres inférieurs, réduits au dénuement par les exactions de l'aristocratie, s'unissaient-ils dans une haine salvatrice et commune.

La satire suivante conservée par le Talmud montre que la révolte menaçait.

Quelle peste que la famille Boethes !

Malheur à leurs bâtons

Quelle peste que la famille de Hannam !

Malheur à leurs sifflements de vipères

Quelle peste que la famille Kataros !

Malheur à leurs plumes

Quelle peste que la famille d'Ismaël fils de Phabi !

Malheur à leurs poings.

Ils sont grands prêtres, leurs fils sont trésoriers, leurs gendres commandants et leurs valets frappent le peuple de lanières de cuir !

La colère ironique des pamphlétaires éclatait surtout contre le Grand Cohène (prêtre) Iohanan d'une extraordinaire rapacité. « Elargissez-vous, ô portes, laissez entrer Iohanan Nebédaë le disciple des voraces, pour qu'il se gorge de victimes ».

Mais, qu'importaient les colères du peuple et les véhémentes apostrophes des Zélotes ? L'or du Temple ne payait-il pas des complicités juives dans l'entourage même des Césars !

Saint Paul devait s'attirer la haine léonine des Prêtres parce qu'il avait discerné chez les Grands-Juifs la tendance à travestir la loi et à vivre de la loi. Il lance à toute sa race, dans sa lettre aux

Romains, les rudes invectives suivantes :

« – Vous qui portez le nom de Juifs, qui vous reposez sur la loi, qui vous glorifiez des faveurs de Dieu !... vous vous flattez d'être les conducteurs des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des simples et des enfants, ayant dans la loi, la règle de la science et de la vérité ! Et, cependant, vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous-mêmes ! Vous qui prêchez qu'on ne doit point voler, vous volez ; vous qui dites qu'on ne doit pas commettre d'adultères, vous commettez des adultères ; vous qui avez en horreur les idoles, vous commettez des sacrilèges ; vous qui vous glorifiez dans la loi, vous déshonorez Dieu par le viol de la loi. Vous êtes cause comme dit l'Écriture que le nom de Dieu est blasphémé parmi les Nations »

Saint Jacques accuse les prêtres paillards et la bourgeoisie cupide de Jérusalem. Il jette à la corruption des riches, à leur avarice bornée, à leur égoïsme impitoyable et fastueux l'apostrophe célèbre<sup>7</sup>.

« – Et maintenant, riches, pleurez, hurlez sur les misères qui vont vous survenir. Vos richesses sont pourries, vos vêtements rongés aux vers ; votre or et votre argent sont rouillés et leur rouille est un témoignage de votre avarice... Or, voici que le salaire dont vous frustrez les ouvriers qui ont fait la récolte de vos champs, crie contre vous, et la voix des faucheurs est montée jusqu'aux oreilles du Seigneur Sabaoth. Vous avez vécu dans les délices de la terre et vous vous êtes livrés aux voluptés, vous vous êtes engraisés comme des victimes pour le jour du sacrifice ; vous avez tué le juste qui ne vous résistait pas ».

Au-dessous d'une aristocratie sacerdotale corrompue, d'une magistrature vénale, d'un préfet qui partageait les dons consentis au Temple avec les prêtres<sup>8</sup> et prenait les femmes de son harem

<sup>7</sup> Nos bourgeois contemporains, autant que les financiers et prêtres d'Israël, pourraient tirer profit de cette leçon.

<sup>8</sup> On pourrait rapprocher ceci du commerce entretenu par les hautes personnalités du Gouvernement Général de l'Algérie et de l'Intérieur avec les Mara-

parmi les belles pénitentes juives, au-dessous de cette « élite » une masse d'imposteurs de toute provenance trafiquaient des choses religieuses.

Quant aux Zélotes, fanatiques de la loi, ils avaient engagé une lutte implacable et sourde contre Albinus, successeur de Pilate et de Festus. Ils critiquaient avec véhémence le Temple qu'ils accusaient de compromissions avec Rome. Les jours étaient proches où de grands événements allaient s'accomplir ! Pris au propre filet de ses trames et de ses intrigues, Israël devait s'effondrer sous les catapultes et les coups de bélier des légions... Déjà, les voix prophétiques de la destruction montent vers le Moriah et le Temple ; Hieron est menacé.

Un paysan, Jésus, fils de Hannam, s'était rendu à la fête des Tabernacles. Nouveau Jérémie, il fit retentir les parvis des plaintes lugubres des inspirés.

– Voix de l'Orient ! Voix de l'Occident ! Voix des Quatre-vents ! Voix contre Jérusalem.

Il se prit à courir jour et nuit dans les rues en répétant l'Anathème. Quelques princes, quelques chefs de cohortes agacés par ses hurlements de chien malade, l'arrêtèrent et, pour lui remettre l'esprit en place, le passèrent au fouet. L'autre serra les dents, ne demanda nulle grâce et continua de hurler comme derviche aous-sah.

Le Sanhédrin en demeura confondu. Craignant que cette calvaude n'ameute la multitude ; craignant peut-être que cette voix ne vint de Dieu ! les juges emmenèrent l'homme devant Albinus.

Le préfet ordonna que le fils d'Hannarn fut flagellé « jusqu'à lui découvrir les os ». On est préfet ou on ne l'est pas !

L'autre ne pria pas, ne pleura point : à chaque coup il répétait d'une voix pitoyable : – Ah ! Jérusalem !

Albinus assistait au supplice. Il questionna le torturé.

– Qui es-tu ?

– Ah ! Jérusalem.

– Que veux-tu ?

– Ah ! Jérusalem.

– D'où viens-tu ?

– Ah ! Jérusalem.

– Ah ! Jérusalem ! Ah ! Jérusalem ! mais c'est un fou ! Relâchez cet homme !

Et l'homme se reprit à tourner.

Jésus, fils de Hannam continua ainsi jusqu'au siège, sans se plaindre de ceux qui lui jetaient des pierres, sans remercier ceux qui le nourrissaient. « Aux jours de fête ses cris redoublaient... et jamais sa voix ne devint rauque » (Josèphe, *Bill. Jud.*, VI, ch. v).

Quand la ville fut bloquée par Titus, il se mit à galoper autour des murailles, en meuglant.

-Malheur à la Ville. Malheur au Temple ! Malheur à Israël !

Il ajouta, enfin : – Malheur à moi !

Et s'abattit, tué par la pierre d'une machine de siège.

...Cinq ans plus tard les Vexillaires de Titus plantaient leurs aigles devant les remparts d'Agripa.

Le Temple avait failli l'emporter sur le Palatin. « Tête d'un corps formé par tous les peuples du monde »<sup>9</sup>. Rome, avec stupeur, s'aperçu que l'Empire romain était bicéphale.

Ce sont toutes les phases et la conclusion dramatique de ce duel gigantesque que nous allons étudier.

---

<sup>9</sup> Montesquieu, *Considérations sur les causes de la Grandeur et la Décadence des Romains.*

## CHAPITRE II : ROME CONQUISE PAR LES JUIFS

C'est l'an 160 avant J.-C. que les Israélites parurent à Rome pour la première fois. Judas Macchabé venait solliciter la protection du Sénat contre ses ennemis.

En 139 le Prêteur Hispallus renvoya les Juifs en Palestine parce qu'ils s'efforçaient de convertir les Romains au culte de Jehovah présenté sous le nom de Jupiter Sabazius Sabaoth. (Valère, *Maxime*, 1, 2, 3).

Près d'un siècle passa sans qu'on entendit parler d'eux. Pompée conquît la Judée et transporta des milliers de captifs dans la Ville Eternelle (Sivan-Juin-63 av. J.-C.).

Depuis cette date jusqu'au jour où, Hérode (37) occupa le trône de David, les Juifs, toujours en révolte, fournirent des troupeaux d'esclaves et de prisonniers. Josèphe raconte que Cassius vainqueur vendit la population de plusieurs villes (Josèphe, *Antiquitates*, XIV, 11, 2)<sup>10</sup>.

Indulgents à tous les peuples dont les mœurs et le costume les amusaient, les Romains firent d'abord bon accueil à ces captifs nobles de mine et riches d'esprit. Mais, bientôt, leur nombre encombra les marchés et la place publique.

Dans les villas, dans les palais, dans les maisons patriciennes, où les serviteurs grecs, gaulois, germains, égyptiens ou berbères s'entassaient par milliers, l'ordre et l'uniformité de vie s'impôsaient.

Nul moyen de soumettre ou de plier les Juifs à la règle commune. Ni menaces, ni châtements, ni promesses n'avaient d'effet sur des gens qui, du matin au soir, se réclamaient de Dieu. Ils repoussaient comme immonde et indigne d'eux la nourriture préparée pour leurs compagnons ; ils évitaient avec une horreur exagérée le contact des objets et des animaux impurs ; ils refusaient de travailler aux jours de sabbat. Patients mais étonnés, les Romains

---

<sup>10</sup> Note de l'auteur : 12.000 Juifs avaient été tués pendant le siège de Jérusalem. Pompée reçut le triomphe à Rome. Les Juifs allaient entreprendre contre leurs vainqueurs une guerre qui ne finira que par l'anéantissement des institutions romaines.

contemplaient ces étranges gens qui, par ailleurs intelligents et souples, n'en jetaient pas moins le désordre dans les maisons romaines, « disciplinées comme une légion ».

En conséquence, Philon, dans son livre *Légatio ad Caium*, écrit que l'aristocratie romaine se débarrassait volontiers des Hébreux. Elle eût payé pour les affranchir.

Libérés, hors de toute surveillance, ils retrouvaient immédiatement sur le pavé de Rome leur activité de rats à l'affût de toutes les fissures. Leur génie du commerce, des transactions et des affaires rendait de précieux services à leurs anciens maîtres. Chaque Romain de haute naissance eut bientôt son affranchi, son *liberti* juif, comme tout glaoui marocain a le sien, comme tout riche chinois a son comprador.

Or, la mise en liberté, accomplie dans les formes solennelles, conférait le *Droit de Cité*. Un véritable ghetto s'organisa autour de ceux qui avaient obtenu ce privilège. Les Juifs eurent bientôt leur quartier spécial, ils formèrent dans l'Etat romain un Etat à part et, bientôt, si considérable qu'il fallut compter avec lui. Naturellement, en vertu de la loi mosaïque, et, chaque année, les Rabbis, les chefs des ghetto, expédiaient au Temple les offrandes de la collectivité. A ce propos, Cicéron fut appelé à jeter le premier cri d'alarme... S'il importait peu aux Juifs de vider le pays, qui les accueillait, de sa... substance-or, rien ne les irritait comme de voir les sesterces et talents, qu'ils destinaient au Temple, consacrés à des usages profanes. Ils avaient cité Flaccus, accusé d'avoir interdit le transport du tribut sacré, à comparaître devant le juge Léluis, que Cicéron soupçonnait d'aimables trafics avec ces étonnants corrupteurs. La cause se jugeait au Forum, sur les *Degrés Auréliens*, à quelques pas des boutiques juives. Attirée par les débats, convoquée par ses chefs de Synagogue, la juiverie avait envahi le Forum et grouillait sur l'amphithéâtre. Des cris, des menaces, des huées accueillent la plaidoirie de Cicéron. Etonné, l'orateur se retourne, contemple un instant ce public étrange que n'intimide pas « la Majesté de la Justice romaine ». Les sarcasmes et les injures redoublent. Cicéron reconnaît les « libertis », les Juifs que l'on rencontre partout, dans les Palais du Champ de Mars et dans les

ruelles puantes de Subure. Alors, l'illustre tribun baisse la voix de manière à ne pas être entendu de cette plèbe, se tourne vers Lelius, lui montre l'insolente multitude et assène cette apostrophe célèbre aux juges qui entourent le « Président du Tribunal ».

– *Hoc nimirum est illud quod non longe a gradibus aureliis hæc causa dicitur.*

– C'est pour vous exposer à leurs haines que Lelius a choisi ce lieu comme siège de justice<sup>11</sup>.

Cicéron venait de mesurer avec épouvante l'étendue du pouvoir dissolvant que les Juifs avaient acquis dans Rome.

Quand César s'empara du pouvoir il jugea opportun de s'attacher la riche juiverie. Il trouvait dans la puissance de son or un contrepoids au pouvoir de ses adversaires. Joséphine renchérit sans cesse sur les vertus du dictateur et la série des mesures prises en faveur d'Israël. Ce ne sont que privilèges : liberté de culte, exemptions d'impôts, et de service militaire, faveurs de justice, droit de vivre selon les coutumes bibliques, pleine licence de constituer une cité particulière, dans chaque ville, avec ses chefs, sa police, ses tribunaux. Ces concessions sont d'autant plus étonnantes que César restreignait en même temps le droit d'association, supprimait tous les collèges qui ne remontaient pas aux premiers siècles de Rome. L'on ne sait de quel tribut Israël payait de tels décrets. Les fils de Sion comprirent néanmoins le prix de tant de bienfaits. Sur le Champ de Mars, autour du bûcher, où fut déposé le corps sanglant de César assassiné, une psalmodie plaintive retentit pendant plusieurs nuits. « C'était la veille des Juifs reconnaissants » (Suétone, *César*, 42).

Auguste imita César. D'où s'explique, peut-être, la grandeur indiscutée qui s'attache à son nom, quoique les mœurs de Rome aient été des plus dissolues au siècle du célèbre empereur.

Tibère, le premier, prît ombrage des orgueils et des empiéte-

---

<sup>11</sup> Nous pourrions rapprocher l'affaire Flaccus de certaine affaire Stavisky, puis étudier et comparer les méthodes. Nous comprendrions pourquoi la justice est vénale sous des ministres vénaux payés par l'or... détourné du Temple, et comment un Juif escroc peut obtenir des remises d'audience ou de peine, quand la Juiverie tient les « Procurators ».

ments d'Israël. En l'an 19 il prescrivit le culte hébreux de Jehovah et le culte égyptien d'Isis.

La raison, en est curieuse et l'histoire vaut d'être contée.

Il se trouva que la justice romaine intentait un procès identique aux ministres des deux religions.

Dans les deux cas il s'agissait d'une conversion de femme.

Les prêtres égyptiens avaient persuadé à une crédule matrone, que leur Divinité voulait s'unir à elle. ils l'attirèrent dans leur Temple et la livrèrent à un jeune débauché qui les avait largement payés, pour jouer le rôle de... demi-Dieu pendant quelques instants (Tibère fit crucifier les prêtres).

Les Juifs avaient agi différemment.

Quatre lévites ou scribes de synagogue avaient gagné la digne Fulvie, femme de l'honorable Ceniüs, à la cause d'Israël. C'étaient quelques-uns de ces Pharisiens que Jésus a flétris sous leur masque de piété ou d'innocence « ceux qui font de longues prières pour abuser les simples et dévorer les maisons des veuves ».

Sous prétexte d'offrandes au Temple de Jérusalem, ils avaient extorqué à la naïve et riche patricienne cent talents d'or qu'ils employèrent à Suburre avec les mimes du théâtre de Pompée. Autant que Jehovah, Ceniüs fut volé. Ce dernier porta plainte entre les mains de Tibère. L'affaire fut soumise au Sénat et des lois sévères furent prises contre le prosélytisme judaïque.

Evidemment, le pouvoir exécutif dépassa les bornes et se montra plus libérien que Tibère.

Marcus, Silanus et Lucius Norbanus Flaccus, consuls, pénétrèrent dans le quartier juif et enrôlèrent de force quatre mille *libertis*. On les envoya combattre les brigands de Sardaigne, avec l'espoir qu'ils succomberaient à la fièvre des marais. « C'eut été là, dit froidement Tacite, une perte sans conséquence ».

Mais les quatre mille refusèrent le service militaire... comme défendu par la loi.

Ils furent condamnés aux mines.

Le reste des Juifs reçut l'ordre de quitter l'Italie par les premières trirèmes, en partance.

Tibère, naturellement, reste maudit dans les livres classiques.



Trente ans plus tard, les Juifs renaissant de leurs cendres et d'indestructibles germes, avaient reconquis Rome. Claude dut les expulser ,en masse (Suétone, *Claudius*, 25).

Mais le judaïsme avait jeté de profondes racines et la tête de la pieuvre installée sur l'Ophel tenait à pousser ses tentacules partout où les légions de Rome créaient des comptoirs et des richesses. Rome était une proie mammifère qui nourrissait trop bien le Temple, pour être abandonnée. Beaucoup de prosélytes, d'enrichis, ceux que de Puységur appelle de nos jours « Les maquereaux légitimes », avaient goûté aux ors et richesses d'Israël. La plupart d'entre eux appartenaient aux plus hautes classes de la noblesse, à la cour même et échappaient à la rigueur des édits. Ceux que les lois atteignaient s'arrêtaient souvent aux portes de la ville. Juvénal fulmine contre le cynisme de ces bannis installés à Aricia, sur le Mont Albain.

Grâce à quelque haute influence ou par la puissance corruptrice de l'or, au premier jour propice ils rejoignaient le Ghetto où ils rentraient inaperçus, à pas feutrés.

Il ne resta bientôt plus aux écrivains, aux poètes, aux critiques et au peuple dépouillé par la cohue des usuriers de Jéhovah, que la satire et la plaisanterie. La circoncision, le sabbat, l'horreur du porc, les pieds plats, les nez étranges, les profils de bélier, la crasse juive furent le sujet de farces et de pamphlets célèbres (Horace, S. IV-V-IX).

Un soir, Perse s'aventure dans les rues sales et tortueuses du quartier juif. Il aperçoit les couronnes de violettes qui ornent les fenêtres et les lampions de suifs qui laissent tomber leur graisse noire sur les fleurs ; à l'intérieur des maisons les familles sont réunies, hideuses ; sur une table crasseuse une queue de thon nage dans un plat rouge... Le poète recule plein de dégoût pour cette vie sordide de bête inquiétante et rapace. Il fuit et raille le prosélyte qu'il rencontre. « Va donc, dit-il, va, c'est aujourd'hui fête pour les amis d'Hérode, va remuer dévotement les lèvres et tout pâle, les yeux retournés, célèbre le sabbat des circoncis ».

Rome, spoliée, ne se contentait pas de railler. Aussi bien cette race envahissante occupait toutes les places secondaires, donnait

des ordres chez les plus orgueilleuses matrones (Juvénal) et tenait tout le commerce d'argent. Rome se fâchait. De terribles pamphlets, tel celui d'Apion couraient de mains en mains, prêtaient aux Juifs tous les vices et toutes les malversations. Non seulement la plèbe mais les esprits les plus avertis, faisaient reposer leurs jugements sur ces calomnies, mais les répétant, les répandaient et leur donnaient crédit, or, l'on sait que de tout temps les imbéciles de toutes classes ont leurs oreilles de Rois Midas, ouvertes voluptueusement à toutes les médisances, à tous les mensonges. Les fientes de la pensée conviennent à ces espèces. Les Juifs sont assez sujets à caution sans qu'il soit besoin d'inventer. De l'absence d'idoles dans les synagogues, Lucain conclut que le Dieu d'Israël est incertain. Apollonius Molon et Flourus les traitent d'impies et d'athées. Pétrone, Tacite et Plutarque nous disent gravement qu'ils adorent l'âne et le porc. Cicéron, qui les hait depuis le lit de justice des *Degrés Auréliens*, déclare, féroce : – C'est un peuple né pour l'esclavage !

Sénèque renchérit : – Race scélérate entre toutes qu'il faut proscrire de l'Empire.

Quant au poète Apion il atteint au maximum dans l'épigramme et l'ironie mortelle : – Le Juif, termine-t-il, est l'animal qui ressemble le plus à l'homme.

Et les satiriques chargent à l'envi.

Ils ne montrent, sortant des bouges où se terre la juiverie que mendiants lépreux, chassieux, ophtalmiques ou cancéreux, voleurs, brocanteurs et chiffonniers. « Ils encombrent les rues comme de vivants tas d'ordures, vendent des amulettes et achètent des verres cassés (Sénèque).

« Sales, exhalant une odeur d'égout, aussi fourbes que serviles, ce rebut d'humanité traîne une bande d'enfants, des paquets de hardes, la corbeille où les restes des repas sont à l'abri des mains profanes, la paille qui sert de lit à toute la famille » (Martial).

C'est évidemment forcer le tableau en étendant sur toute la juiverie puanteur et crasse. Mais la haine et la prévention dominaient les esprits excités.

Nous préférons l'accent de Juvénal. Il s'attaque aux riches, aux

puissants, aux femmes romaines qui se sont laissées dominer, conquérir, prostituer par l'argent, le sale argent des métèques, venus de Grèce et de Syrie. Nous comprenons que noblesse ou bourgeoisie l'exècrent et le vouent encore aux exils de la Penta-pole. Son sort serait pareillement le même en notre République de bas empire, vautrée devant l'argent, comme une fille prête à recevoir la vérole de qui la paie. Il fut le satirique intègre, impartial et dont le zèle, mûri par l'expérience, fut capable de suppléer au silence des lois. Taxé de fourberie et de méchanceté parce qu'il fouille dans les sépulcres mêmes, où gisent pompeusement ceux qui prétendent mériter de la patrie et n'en furent que les fléaux, parce qu'il a dévoué aux furies les usuriers gréco-juifs, corrupteurs des Patriciens, des empereurs et, par conséquent, du peuple im-bécile qui les imite ; parce qu'il a senti, dénoncé avec une puissance prophétique la domination que les banquiers de toutes gueules et races imposeraient au Monde par la pourriture du Monde : Juvénal reste suspect, maudit et Sali0 Seuls les fauteurs de despotisme l'accusent et, seuls, le dénigrent les thuriféraires ou les insubstanciel crétins qui, dans la succession des siècles, firent un public à toutes les tyrannies.

Dès l'instant où l'honnête homme qu'est Juvénal accable à Rome la politique hypocrite, orgueilleuse et cupide, c'est que cette politique entretient et magnifie les pires malfaiteurs, à la fois au Saint des Saints et sur les hauteurs palatines.

L'aversion qu'inspiraient les Juifs les obligea tout d'abord à vivre à l'écart. Heureux les Israélites si ce concert de sarcasmes n'avait pas franchi le cercle des lettres. Mais, de toutes parts on en retrouvait l'écho, dans les bains, sur le Forum, sur le Champ de Mars, rendez-vous des « élégances », sur la Voie Triomphale, au théâtre : ils servaient de cibles à tous les brocards.

Néanmoins, dans cette haine entrain une part d'injustice. Sur le culte des Hébreux, sur les origines, sur leur civilisation, on ne possédait, même dans les classes instruites, que des idées absurdes. Tacite, particulièrement, a mêlé l'erreur à la vérité. De toute évidence l'illustre historien n'a jamais conversé avec les Juifs, ni pénétré dans leurs demeures. Il aurait découvert des livres que

nous lisons encore : *l'Histoire d'Israël. les Commentaires rabbiniques de Jérusalem, la Bible des Septante* ; le haut enseignement moral de Moïse se serait révélé au penseur, de terribles préjugés auraient pris fin et Tacite n'eut pas écrit ces lignes partiales où il nous peint les Hébreux comme un peuple « aux mœurs infâmes » aussi « haïssable que haineux » d'une religion « noble, mais bizarre et lugubre » (Tacite, *Histoire*, V, 2, 5).

Naturellement, les Juifs se vengeaient comme ils se sont toujours vengés. Implacables en affaires, maîtres du négoce, tenant le marché des matières premières indispensables à l'Empire, ils pressuraient, réduisaient à merci ce qui n'était pas de leur sang ou de leur alliance. Ils poussaient au pouvoir les intrigants et les ambitieux qui servaient leur sombre orgueil de domination : ainsi Tigellin et Nymphidius avaient accédé près de Néron ; et, Néron comptait trouver chez les prêteurs d'Israël les 285 millions de drachmes que la Garde Prétorienne lui demandait pour marcher contre Galba ! Chaque Synagogue avait son petit Sanhédrin<sup>12</sup> secret où l'on couchait, sur les tablettes et sur les livres de comptes, railleurs grands ou petits ! Malheur aux emprunteurs que le tribunal avait désigné à la vindicte du Ghetto ! avec le capital et les intérêts, c'était la livre de chair, de Shylock, qu'il fallait payer.

Ce que nous constatons à Paris, ce qui existe à Londres et New-York, ce que le Chancelier Hitler put détruire en Allemagne existait à Rome. Le statut privilégié consenti par Auguste et César avait singulièrement favorisé l'invasion juive. Non seulement le négoce, le commerce, le trafic maritime étaient aux mains d'Israël mais aucun emploi ne la rebutait. Il fallut nourrir la plèbe sur les caisses publiques, multiplier les distributions de blé et de vin parce que tous les bas métiers étaient entre les mains des émigrés

---

<sup>12</sup> *Tribunal*. Il existe un fait aujourd'hui à Paris et dans toutes les villes importantes. Tout ennemi d'Israël est soigneusement catalogué, déterminé, suivi voire même exécuté commercialement. S'il est écrivain le pactole des fonds secrets lui est interdit, la porte des Editeurs lui est fermée ; aucun journal payant n'agrée sa prose. Un décret d'avril 1939 contre la liberté d'écrire a sanctionné cet état de choses, ce décret rend des points, en fait de tyrannie, aux fameuses Ordonnances de Charles X. Ce décret est le décret Mandel. Il illustre l'entreprise de la Juiverie.

de Sion, de Juda ou Samarie.

Acteurs, chanteurs, ils encombraient le théâtre et le cirque. Si la T. S. F. et l'Édition eussent existé, la Juivaille eut tenu l'industrie du livre et des ondes sous le contrôle des Sanhédrin locaux et du Temple lointain.

Les lettres en étaient infestées. Juvénal dénonce le péril que font courir à la culture et à la civilisation romaines cette invasion dévorante, fanatique et têtue. *Ad vectus Roman quo pruna et coctona vento ?...* « Et je ne fuirais pas leur pourpre insolente ? Un misérable qui débarqua dans Rome, avec des ballots de figues et de pruneaux, serait dans un festin plus honorablement placé que moi ? » Et le sentiment national du pamphlétaire s'exaspère justement :

« N'est-ce donc rien que d'avoir en naissant respiré l'air et le climat d'Aventin, que d'avoir été nourri des fruits du Latium ? Ajoutez que flatteurs intrépides, un sot opulent est sûr de leurs éloges, qu'à leurs regards serviles et intéressés la laideur se transforme en beauté, la faiblesse en vigueur, un malade efflanqué en Hercule... Ils se pâment de plaisir au son d'une voix plus aigre que le chant du coq amoureux, prêt à pincer la crête de sa femelle ».

Juvénal n'a pas connu l'ignominie des jazz et accordéons imposés par la juiverie d'Amérique sur les délicates scènes de l'art français, ils pressent néanmoins la décomposition et l'avalissement de l'art, de la pensée romaines : donc de Rome.

Le travail de corruption décomposante est mené de main de maître, nous verrons comment et à quoi il aboutira.

Les Romains, lents d'esprit, s'étonnaient de voir les Orientaux, au génie délié, prendre le pas sur eux, critiquer, plagier, piller même les meilleurs œuvres. Martial rejoint Juvénal dans la satire. Il se plaint d'être dépouillé par un Juif

« Sèche de jalousie, déchire en tous lieux mes écrits, je te le pardonne, poète circoncis, tu as tes raisons. Je me soucie peu que tu dises du mal de mes vers, tout en les pillant ». (Martial, XI-94.)

Examinons de près le snobisme qui s'était emparé des Romains et surtout des Romaines : nous revivons ainsi des heures

contemporaines.

Les écrivains contemporains du Latium, depuis Cicéron jusqu'à Marc-Aurèle, n'ont point cessé de dénoncer les entreprises décomposantes de la Juiverie. Comment expliquer l'aveuglement romain sinon par le nôtre ? Bêtise, orgueil, incapacité par les ilotes de toutes classes de distinguer entre une genèse et une décomposition. La même matrone qui se pâmait aux accents d'un histrion de Césarée serait allé demander à Henry Bernstein des raisons philosophiques et vaginales de cocufier son mari ; on aurait oublié Pascal comme l'on oubliait Virgile, pour courir à ce cuistre banal d'Einstein ! La foule incline aux observances Pharisaiques et à l'anarchie patente qu'elles renferment à l'usage des étrangers. Les femmes qui ne rêvent que la licence dans le mariage trouvent leur compte à ces littératures dépravantes. Rome sombrera par le femélisme répandu par Israël dans toutes les sphères de la société romaine.

Chose étonnante ! ce qui attirait les meilleurs esprits de Rome vers le ghetto c'était précisément ce que le ghetto cherchait à détruire dans l'Empire : l'esprit de famille.

Pénétrant au sein du patriarcat juif, ils y trouvaient des joies pures. le calme, de bonnes mœurs, une touchante union, des femmes dociles, des hommes aimant leur foyer. On parlait d'un Dieu d'amour et de bonté qui devait réconcilier les hommes ; on vivait d'une existence modeste et probe qui convertissait les plus hostiles, dans une espèce de songe religieux précisé par les vieux livres.

Virgile considérait la Sibylle juive comme un oracle véritable. Sur sa prophétie il annonçait, après d'immenses bouleversements, le règne d'un enfant divin dont la venue répandrait l'allégresse et la paix sur la terre (*Virgile, Ecloga, IV*).

Les patriciennes, comme nos femmes du monde, comme toutes celles que névrosent l'oisiveté, le luxe et un semblant de savoir, étaient curieuses de ces nouveautés, dont elles tympanisaient leurs maris. Juvénal s'écrie : *Arvanane Juden !*

« A l'imposteur égyptien succède une Juive qui vient de quitter sa corbeille et son foin. Tremblante, elle s'approche et

## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I : JÉRUSALEM ET ROME FACE A FACE .....	3
CHAPITRE II : ROME CONQUISE PAR LES JUIFS.....	21
CHAPITRE III : ROME DÉCOMPOSÉE PAR LES JUIFS.....	38
CHAPITRE IV : LES JUIFS DE « LA DISPERSION » DANS L'EMPIRE CONTRE ROME IMPÉRIALE.....	52
CHAPITRE V : LES CHRÉTIENS NE FONT PAS LES JEUX DES JUIFS – MASSACRE DES CHRÉTIENS.....	67
CHAPITRE VI : LE FAISCEAU ROMAIN CONTRE LES JUIFS ET NÉRON .....	89
CHAPITRE VII : RÉVOLTE EN JUDÉE .....	102
Chapitre VIII : VESPASIEN EN JUDEE .....	124
CHAPITRE IX : LE VOL DES AIGLES ROMAINES .....	147
CHAPITRE X : LA JERUSALEM MASSACREE LE « TRIOMPHE » DE TITUS .....	155